

Aigle, 31 mars 2011

A l'occasion du 500e anniversaire de sa naissance

Pierre Viret (1511-1571) Un Réformateur pour aujourd'hui

S'il est une personnalité vaudoise qu'il est juste d'honorer, c'est bien Pierre Viret. Non seulement à cause de son oeuvre spirituelle en tant que Réformateur (le seul réformateur de langue française d'origine suisse), mais aussi à cause de son oeuvre intellectuelle et littéraire. Il est le véritable fondateur de l'Académie de Lausanne, la première université en terre romande ; quant à son oeuvre littéraire très abondante (près de 50 ouvrages) elle fait de lui, comme a dit Philippe Godet, le premier écrivain romand. Et pourtant, il est peu connu : on le confond parfois avec Vinet, autre grand Vaudois il est vrai, mais qui a vécu plus de 250 ans plus tard ! J'espère que le 500^e anniversaire de sa naissance le fera mieux connaître.

On ne peut pas parler de Viret sans mentionner immédiatement son amitié profonde, et que rien ne vint assombrir, avec Calvin et Farel. Cette amitié était si grande et leur unité si profonde qu'à Genève, où ils ont travaillé tous les trois, on les appelait « le trépied » ! ou « les patriarches » ! Le grand historien Merle d'Aubigné n'hésite pas à comparer Farel à saint Pierre, Calvin à saint Paul et Viret à saint Jean !

Voici comment Théodore de Bèze, le successeur de Calvin à Genève parle de ce triumvirat d'exception : « Les gens de France ont admiré Calvin parce que personne n'enseigna plus doctement ; ils ont admiré Farel parce que personne ne tonna plus fortement, mais ils admirent encore Viret répandant son miel, parce que personne ne parla plus suavement. »

Cette phrase est d'autant plus remarquable que Théodore de Bèze parle « des gens de France ». En effet, le rayonnement de Viret ne s'est pas limité à la Suisse romande. Loin de là ! Par exemple, le lendemain de son arrivée à Nîmes dans le sud de la France, sa renommée est telle que c'est devant huit mille personnes qu'il prêche et donne la sainte Cène. On lui demandera même de présider le synode réformé de France.

Voici comment Calvin lui-même qualifie l'amitié qui le lie à Farel et à Viret. Il leur dédie son commentaire à l'épître à Tite (1549) et dans sa préface il dit ceci : « Ce mien labeur servira pour le moins à ceux qui sont de notre temps et par aventure à ceux aussi qui viendront après nous, de quelque témoignage de notre amitié et conjonction sainte. Je ne pense point qu'il y ait jamais eu un couple d'amis qui ait vécu ensemble en si grande amitié en la conversation (conduite) commune de ce monde, que nous avons fait en notre ministère. J'ai fait ici (à Genève) office de pasteur avec vous deux. Tant s'en faut qu'il y eut aucune apparence d'envie, qu'il me semblait que vous et moi n'étions qu'un. Nous avons été puis après séparés de lieux. Car, quant à vous maître Guillaume, l'Eglise de Neuchâtel, que vous avez délivrée de la tyrannie de la papauté et conquise à Christ, vous a appelé ; et quant à vous maître Pierre, l'Eglise de Lausanne vous tient à semblable condition. Mais cependant chacun de nous garde si bien la place qui lui est commise que par notre union les enfants de Dieu s'assemblent au troupeau de Jésus-Christ, voire même sont unis en son corps et, au contraire, ses ennemis crèvent de dépit. » Et Calvin termine sa préface par ces mots : « Or, je vous recommande à Dieu, mes frères bien-aimés et entiers amis. Le Seigneur Jésus veuille toujours bénir vos travaux¹.

Cette amitié se concrétisa aussi dans le fait que Viret, ayant deux filles, demanda à Calvin d'être le parrain de l'une et à Farel

¹ Cité par Henri Meylan, *Silhouettes du XVI^e siècle*, Lausanne, Eglise Nat. Vaudoise, 1943, p. 28.

d'être le parrain de l'autre. Et souvent, dans leur correspondance, soit Calvin, soit Farel demandent à Viret des nouvelles de leur filleule.

La correspondance entre ces trois amis est extrêmement intéressante. Elle nous montre des Réformateurs très humains, aimant se retrouver aussi simplement pour l'amitié et la joie d'être ensemble. Voici comment Calvin invite Viret, alors à Lausanne, pour « rustiquer », c'est-à-dire faire une partie de campagne qui était la seule manière alors de prendre quelques vacances : « Si tu te proposes de venir, je t'en supplie, donne-nous ton samedi déjà. Tu ne pourrais trouver meilleure occasion de toute cette année. Le dimanche tu prêcheras ici en ville, moi j'irai à Jussy. Tu m'y suivras après dîner. De là nous irons tous deux chez M. de Falais. De chez lui, nous passerons à l'opposé, où nous rustiquerons jusqu'à jeudi chez de Lisle et Pommier (probablement à Cologny). Le vendredi, si tu veux faire un saut à Tournay (près de Pregny) ou à Bellerive je t'y accompagnerai encore. Tu n'as pas à craindre les cancans. Les affaires sont un peu calmées, comme tu l'entendras. Ne me fais pas défaut, beaucoup t'attendent ici. Adieu encore, jusqu'à ta venue. Salue les frères et, chez toi, ta femme et tes fillettes »².

Mais Viret ne put répondre à cette invitation; quand la lettre arriva à Lausanne, il était en tournée de visites à Vevey et à Aigle.

Il est à remarquer aussi que cette amitié entre Calvin et Viret fut aussi entre leurs épouses. Apprenant la mort d'Idelette de Bure, la femme de Calvin, Viret termine sa lettre de condoléances par ces mots : « *Ma femme vous envoie ses meilleures salutations. Elle a été extrêmement affligée du décès de cette soeur bien-aimée et ressent avec moi votre perte comme nous atteignant tous* »³.

Cette amitié entre les Réformateurs et cette notoriété de Viret est encore reconnue plus de 100 ans après leur disparition. Voici une chanson que les ennemis des huguenots chantaient sous Louis XIV :

Luther, Viret, Bèze et Calvin

Ont renversé l'Esprit divin ;
Bèze, Calvin, Luther, Viret
Croient autant que Mahomet ;
Calvin, Luther, Viret et Bèze
Ont mis tout le monde en malaise ;
Bèze, Viret, Calvin, Luther
Et les leurs s'en vont en enfer.

Cette amitié exceptionnelle entre ces trois Réformateurs est d'autant plus remarquable qu'ils étaient très différents, tant par leur âge, leur origine et leur caractère.

Farel, c'est l'aîné. Il a vingt ans de plus que Calvin et vingt-deux de plus que Viret. C'est le montagnard, natif de Gap dans le Dauphiné. On le surnomme « le tonnante Farel », car sa voix est puissante. Il n'a peur de rien. C'est lui qui ouvre la voie. On dirait aujourd'hui qu'il est un évangéliste intrépide et infatigable. Calvin, c'est l'intellectuel brillant, l'humaniste formé à l'école du droit, venant du nord de la France doué d'une puissance de travail phénoménale, mais à la santé très chancelante. On dirait aujourd'hui qu'il est un enseignant et un docteur de l'Eglise. Et Viret qui est le plus jeune des trois ? La meilleure manière peut-être de le définir, c'est de dire qu'il était... Vaudois ! Et qu'il aimait profondément sa terre natale. Au pied de la cathédrale de Lausanne, près des escaliers qui montent de la Riponne, il y a une inscription gravée sur une plaque à l'effigie de Viret avec cette phrase qu'il a prononcée : « Si je dois souhaiter que Dieu soit glorifié entre les hommes, où dois-je désirer qu'il le soit le plus et le plus tôt qu'au pays de ma naissance ? »

Vaudois, il l'est d'abord par sa langue. Certes, il a une excellente connaissance du français ; il a étudié à Paris où il a fait de très bonnes études (Il a étudié dans le même collège parisien que Calvin), mais il est toujours resté très attaché à Orbe, sa ville natale. Il y naît en 1511 dans un foyer pieux où le père est couturier et retondeur de draps. Donc dans une famille qu'on appellerait aujourd'hui de classe moyenne. C'est à Orbe qu'il grandit, au milieu

² *Ibid.*, p. 40.

³ Henri Vuilleumier, *Notre Pierre Viret*, Lausanne, 1911, p. 101.

du peuple de cette ville qu'il connaît bien et il veut, par ses nombreux écrits comme par ses prédications, atteindre le « povre peuple » comme il dit. Il ne craint pas « d'enfantiller avec les enfants et d'user de rusticité avec les rustiques ». C'est pourquoi on trouve chez lui – et en grand nombre – des expressions du cru, des mots familiers, des dictons populaires qui donnent à son style un très vif relief. « J'ai voulu écrire en langage avec lequel j'ai le plus de convenance et de familiarité selon ma naissance et nativité. Je ne parle pas le langage attique (i.e. classique) ni fort orné en rhétorique, mais m'advient souvent que je retombe en mon patois »⁴. Voici quelques exemples : « Tu as droit frappé au blanc » (= Tu as deviné juste) ; « Allons boire dessus son cuir » (= Allons boire à sa santé) ; « Il y a déjà bonne pièce (longtemps) que j'avais proposé de te ramentevoir (rappeler) cecy » ou encore « Je sais bien que le gras ventre n'engendre pas le sens deslié, ne (ni) la grasse pance l'entendement subtil ». Il crée aussi des néologismes et des diminutifs comme *coquineaux* pour petits coquins ou *bevotter* pour boire à petits coups.

Quant aux mots patois ils sont nombreux : caignard (paresseux), racoustrer (réparer), rapondre (rajouter), galafres (goinfres), robe rapetassée, broudée ou rebroudée, desgorgé (libre de propos), etc. Cette couleur locale est notamment accentuée dans ses ouvrages écrits sous forme de dialogues. Viret a choisi cette manière d'écrire comme il dit : « *Tant parce qu'elle est plus propre à enseigner populairement que parce qu'elle est plus délectable à plusieurs que d'autres manières d'écrire* »⁵. Ces dialogues comprennent la plupart du temps quatre personnages : *Eusèbe* est le défenseur de l'ancienne foi, *Théophile* et *Hilaire* sont les champions de la Réforme. Entre les deux se trouve *Thomas* ou *Tobie*, qui hésite et qui a tout l'air d'être un portrait du Vaudois moyen ! L'écrivain Philippe Godet qui admirait beaucoup Viret dit ceci à propos du personnage de

Tobie : « Sorte de personnification du génie national, fait de beaucoup de bon sens, de passablement d'indécision, de malice sans fiel, mais non sans finesse. » Ph. Godet estime même qu'il y a là « une des créations les plus originales de notre littérature romande »⁶ !

Evidemment c'était une manière toute nouvelle d'écrire des livres de théologie. Mais accessible à tous. On peut se poser la question, et je me la suis en tout cas posée : s'il vivait aujourd'hui, Viret aurait-il écrit des bandes dessinées ?

Il est aussi Vaudois par son tempérament, il reste près du peuple dont il a une connaissance approfondie. Il ne se met pas en avant, il est pondéré, calme, silencieux, mais aussi plein d'un humour qui peut être tendre ou parfois ravageur. Par exemple, lors de la dispute de Lausanne où il joua un rôle capital, le parti catholique était présidé par un médecin français. Viret alors s'exclame : « Votre cause doit être bien malade puisque vous la confiez à un médecin » ! Cet humour, cette satire s'expriment souvent à coeur joie parmi la cinquantaine d'ouvrages écrits par Pierre Viret. Voici quelques titres :

Disputations chrétiennes, touchant l'estat des trespasés, faites par dialogues : desquelles la première partie est intitulée les Enfers.

L'ordre et les titres des dialogues :

1. La cosmographie infernale. 2. Le purgatoire. 3. Le limbe. 4. Le sein d'Abraham. 5. La descente aux enfers, par Pierre Viret. – avec une epistre de Jehan Calvin. – A Genève. De l'imprimerie de Jehan Gerard, 1552.

Dialogues du désordre qui est à présent au monde et des causes d'iceluy, & du moyen pour y remédier : desquels l'ordre et le

⁴ Jean Barnaud, *Pierre Viret, sa vie et son oeuvre*, Saint-Amans (Tarn), 1911, p. 656 -657.

⁵ Henri Vuilleumier, *Notre Pierre Viret*, p. 198.

⁶ Henri Vuilleumier, *Notre Pierre Viret*, p. 216.

titre s'ensuit. 1. Le monde à l'empire. 2. L'homme difformé. 3. La métamorphose. 4. La reformation. Pierre Viret. – A Genève, 1545⁷.

Mais, bien sûr, Viret a aussi écrit des ouvrages plus classiques ou plus savants comme sa fameuse *Instruction chrétienne* qui est l'équivalent chez notre Réformateur de l'*Institution chrétienne* de Calvin.

Enfin, il est également Vaudois parce qu'il n'aime pas les conflits. C'est un homme de paix, et c'est à souligner dans ce XVI^e siècle tourmenté et violent. Farel a écrit de lui : « Esprit docile, coeur vraiment chrétien, sectateur de la charité, ami de la paix, qui, s'il ne voyait beaucoup périr et ne se sentait forcé par l'ordre de Dieu, jamais n'entrerait en lutte avec personne »⁸. Il est aussi tolérant : de passage à Valence en France, il sauve la vie du Jésuite Augier que le terrible baron des Adrets allait faire pendre. « Ne vous vengez pas mes biens-aimés, s'écria Viret, en embrassant le condamné. A Dieu seul appartient la justice. Bénissons ceux qui nous persécutent. » Ce Jésuite ne lui fut guère reconnaissant d'ailleurs, car quelque temps plus tard, alors que Viret était pasteur de l'Eglise de Lyon, il intrigua et se démena pour faire expulser Viret de la ville. Le caractère pacifique et tolérant de notre Réformateur vaudois s'exprime aussi par cette phrase qu'il a écrite – et combien encore c'est à souligner dans ce XVI^e siècle : « La religion est de telle nature qu'on n'y peut pas traîner les hommes par force ni par violence ; on les y amène par la prière, la bonne et pure doctrine et les bons exemples d'une vie sainte et honnête »⁹.

Mais s'il est doux, Viret est aussi ferme. Il ne transige pas sur les fondements de la foi, comme l'autorité de l'Ecriture, le salut par la foi seule ou l'unicité du sacrifice de Christ. Il est aussi un polémiste redoutable maniant avec mordant la satire et l'ironie

comme nul autre. Par exemple, à propos du culte à Marie il a cette formule : « Jésus-Christ ne vous suffisait pas pour sauveur, si vous n'y eussiez adjouté une sauveresse »¹⁰.

Trois enseignements très actuels ressortent de cette attitude de Viret qui font vraiment de lui un Réformateur pour aujourd'hui :

1. Parler un langage que les gens comprennent. Ce fut le grand souci de Viret, ce doit aussi être le nôtre. Viret aurait pu utiliser un langage savant, il avait fait de très bonnes études à Paris. Il aurait pu utiliser un français châtié de l'époque, mais il ne l'a pas voulu, car sa préoccupation majeure était de rejoindre « le povre peuple ». Il y a là un premier enseignement important. Ça me fait penser à ce que disait un jour le grand prédicateur anglais Spurgeon : « Jésus a dit à Pierre, fais paître mes brebis et non pas fais paître mes girafes ». Etre simple sans être simpliste, parler un langage que les gens comprennent, c'est le défi d'aujourd'hui comme du temps de Viret. Et ce qui est vrai de la prédication, du témoignage ou de l'écrit, l'est aussi des chants. C'est un grand problème, et parfois même un sujet d'affrontement dans beaucoup d'Eglises et de paroisses, mais là encore, louons le Seigneur par des chants que les gens – et notamment les jeunes – aiment chanter. Cette volonté de rejoindre les gens, et notamment les gens du peuple, là où ils sont est le premier enseignement de Viret.

2. Viret est aussi actuel par sa douceur et sa fermeté. Sa manière d'être à la fois tolérant (on le voit notamment avec cet épisode où il sauve la vie d'un Jésuite à Valence) et sans compromis quant aux grandes vérités bibliques (on le verra à propos de son différend avec le gouvernement bernois en ce qui concerne la sainte Cène, différend qui le conduira au bannissement après plus de 20 ans de ministère à Lausanne). Trop souvent l'Eglise, au cours de son histoire, a oscillé entre les deux. Parfois, par souci de fidélité elle a été intolérante, et parfois, par souci de tolérance, elle a accepté toutes les compromissions. C'est, me semble-t-il, un des grands dangers

⁷ Jean Barnaud, *Pierre Viret, sa vie et son oeuvre*, Saint-Amans(Tarn), 1911, p. 680, 682.

⁸ E. Doumergue, *Calvin*, tome 2 , p. 184.

⁹ E. Doumergue, *ibidem*, p. 185.

¹⁰ Jean Barnaud, *Pierre Viret, sa vie et son oeuvre*, Saint-Amans (Tarn), p. 662.

aujourd'hui : on veut être tellement tolérant qu'on accepte presque n'importe quel enseignement et notre éthique frise souvent le laxisme. Viret lui est tolérant – et c'est d'autant plus remarquable qu'il vit dans un siècle où on ne l'est guère – mais il est aussi très ferme et très sûr quant à la doctrine et la morale. C'est le deuxième enseignement qu'il nous laisse.

3. Enfin, son amitié avec Calvin et Farel est aussi tout un enseignement pour aujourd'hui. Il n'y a pas eu entre ces trois amis de recherche de pouvoir ou de jalousie : ils étaient ensemble avec leurs qualités propres à chacun, mais avec une vision commune et une unité spirituelle et théologique profonde. Ce n'est pas pour rien qu'on les a surnommés « le trépied ». Ce fut aussi une des raisons de l'impact qu'ils eurent en Suisse romande. Cette unité spirituelle et cette amitié humaine ne sont-elles pas aujourd'hui plus actuelles que jamais ?

II. Pierre Viret est également un Réformateur pour aujourd'hui dans la manière dont il intervint, comme Farel et Calvin d'ailleurs, dans la fameuse dispute de Lausanne. Dispute ici n'a pas le sens qu'il a pris aujourd'hui, il ne s'agit pas d'une querelle. Il faut entendre cette expression dans son sens originel, dans son sens latin : *disputatio*, c'est-à-dire, discussion, débat. Il y eut plusieurs « disputes » au XVI^e siècle : à Berne, à Baden, ailleurs encore pour savoir si on acceptait ou non la Réforme.

En 1536, quand les Bernois occupèrent le pays de Vaud, certaines parties du pays avaient déjà passé à la Réforme, comme Aigle qui fut, rappelons-le, la première cité francophone à devenir protestante en 1528. Orbe également, grâce à l'action de Farel et surtout de Viret, avait accepté « les idées nouvelles » comme on disait alors. Bien d'autres cités, comme Grandson, Avenches ou Payerne avaient entendu la prédication soit de Farel soit de Viret. Le pays était donc en pleine effervescence sur un plan religieux ; quand Farel, par exemple, prêcha pour la première fois à Orbe, en 1531, le tumulte, les cris, et les sifflets furent si grands « qu'on n'eust pas ouy

Dieu tonner », rapporte un chroniqueur témoin de la scène¹¹. Mais dans l'auditoire il y avait Pierre Viret juste âgé de 20 ans et rentrant de ses études à Paris, et c'est là qu'il fut définitivement gagné à la Réforme. C'est lui, une fois Farel parti, qui par sa douceur, sa persévérance et ses prédications, gagna la ville à la Réforme. A Payerne ce fut aussi très agité, Viret ne pouvant prêcher dans les églises, organise des réunions dans les « pintes » de la ville. On intenta alors un procès à ce prédicateur de 20 ans, on lui tend même un guet-apens et on le blesse gravement à coups d'épée dans le dos.

Pour régler cette situation, les Bernois organisent alors une « disputation » dans la cathédrale de Lausanne où les partisans de la foi catholique et les Réformateurs pourront, pendant une semaine, discuter, débattre et comparer leurs arguments. A la fin, les autorités décideront quel parti aura les meilleurs arguments qui régleront la situation religieuse du pays.

Farel est chargé d'écrire 10 thèses qui devaient être débattues à la lumière de l'Écriture sainte. Voici les thèses 1 et 3 qui furent surtout l'objet des débats :

1. L'Écriture sainte ne connaît point d'autre voie de justification que celle qui est par la foi en Jésus-Christ, offert une seule fois ; qui ne doit jamais plus être offert, tellement que celui-là abolit la vertu de Jésus-Christ, qui introduit une autre satisfaction ou une autre oblation pour la rémission des péchés.

3. La sainte Écriture ne reconnaît pour l'Eglise de Dieu que ceux qui croient devoir uniquement leur rédemption au sang de Jésus-Christ, qui croient à sa Parole seule et qui s'y appuient, sachant que ce Sauveur, nous ayant été ôté par rapport à sa présence corporelle, remplit, soutient, gouverne et vivifie tout par la vertu de son Esprit¹².

¹¹ E. Doumergue, *Calvin*, tome 2, p. 182.

¹² J. Cart, *Pierre Viret, le réformateur vaudois*, p. 303.

Viret fut, avec Farel, le grand artisan de cette dispute. Calvin, qui venait d'arriver à Genève, y participa aussi, mais il n'intervint que deux fois, sauf erreur. Il avait même eu l'intention de s'abstenir entièrement « voyant, disait-il, que sa parole n'était pas fort requise en si suffisantes réponses que donnaient ses frères Farel et Viret »¹³. C'est là que ces trois hommes collaborèrent pour la première fois et que leur amitié et leur unité qui dura toute leur vie se forgea. Le rôle crucial de Viret est d'autant plus remarquable qu'il n'avait que 25 ans. Selon son habitude et son caractère, il fut l'élément modérateur face au fougueux méridional qu'était Farel, et il eut grand soin d'utiliser un langage proche du peuple.

C'est suite à cette dispute que les autorités bernoises décidèrent que les arguments de Farel et Viret, aidés de Calvin, étaient plus convaincants que ceux de leurs adversaires et que la réformation fut décrétée sur tout le pays de Vaud.

Cet évènement est aussi d'une très grande actualité. C'est la Bible qui était l'autorité suprême dans les débats. Toutes les thèses en discussion partaient de la Bible et c'est son autorité seule qui faisait foi. C'est à partir de la Bible que Farel comme Viret ont argumenté. C'est la base de la Réforme.

Et je ne puis pas ne pas me demander : qu'en est-il aujourd'hui ? L'Écriture est-elle encore l'autorité souveraine en matière de foi et de vie, comme disaient nos anciennes confessions de foi ?

III. Enfin Viret est aussi un réformateur pour notre temps dans sa volonté d'avoir une cohérence entre la foi et la vie, la doctrine et la pratique. Il veut en effet, comme d'ailleurs Calvin et les autres réformateurs, que la Réforme amène un changement de comportement dans la vie de ses contemporains. La découverte du

salut par la foi doit conduire à une sainteté de vie. Et il est très préoccupé de voir que ce n'est pas toujours le cas.

Dans un de ses écrits dialogués où il met en scène divers personnages, il écrit ceci :

« Eustache : En des lieux, lesquels on se glorifie maintenant beaucoup de la réformation de l'évangile, j'ai vu des désordres et des corruptions et iniquités trop plus grandes qu'elles n'y étaient du temps qu'on y disait la messe.

Tobie : Il y a une autre réformation qu'on peut appeler réformation manquée et bâtarde... par laquelle les hommes ne veulent point réformer leurs moeurs et anciennes et mauvaises coutumes à la règle de l'Évangile, mais veulent réformer l'Évangile à leur règle et le faire servir à leurs affections et à leur gain et profit particulier... Ils veulent qu'on leur prêche un évangile sans repentance et sans amendement de vie. Ils veulent bien être déchargés du joug de l'antichrist, mais cependant, ils ne veulent rien porter de celui de Jésus-Christ. »

Et Viret ajoute qu'il s'agit là de « difformation » et non pas de réformation, car la vraie réformation doit engendrer une vie nouvelle.

N'y a-t-il pas là un message d'une criante actualité ? C'est le même souci et la même constatation que celle de Dietrich Bonhoeffer à notre époque quand il dénonce ce qu'il appelait la grâce à bon marché. On retrouve chez Bonhoeffer quasiment les mêmes expressions que chez Viret, à 400 ans de distance !

« La grâce à bon marché, c'est la prédication du pardon sans repentance, c'est le baptême sans la discipline ecclésiastique... c'est la grâce que n'accompagne pas l'obéissance, la grâce sans la croix, la grâce abstraction faite de Jésus-Christ vivant et incarné »¹⁴.

Cette volonté de cohérence entre la foi et la vie sera un des soucis principaux de Viret durant tout le temps de son ministère à

¹³ Henri Vuilleumier, *Notre Pierre Viret*, p. 63.

¹⁴ Dietrich Bonhoeffer, *Le prix de la grâce*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1967 (2), p. 12.

Lausanne. Il écrit : « *Nous travaillons de toutes nos forces à organiser une discipline plus sérieuse dans l'Eglise, bien que nous nous heurtions à des adversaires* »¹⁵. Et l'un de ces adversaires – et non des moindres – ne sera autre que le gouvernement bernois. Le conflit se cristallisera autour de la participation à la sainte Cène. Viret, dans la discipline ecclésiastique qu'il désire instaurer, désire que la participation à la Cène soit le lieu où se manifeste justement cette cohérence entre la foi et la vie. Il veut donc que ceux dont la vie est manifestement en contradiction avec l'Evangile en soient exclus. C'est aussi ce que Calvin avait instauré à Genève. Mais le gouvernement bernois qui veut avoir la haute main sur le pays – et aussi sur l'Eglise – ne l'entend pas de cette oreille, car ce n'était pas ainsi qu'on pratiquait à Berne. Viret, lui, estime, que le gouvernement bernois n'a pas à se mêler de cela, car il s'agit d'un problème strictement d'Eglise. Comme toujours, il recherche la paix, mais il ne veut pas céder non plus, car le problème lui semble capital et il lutte pour l'indépendance de l'Eglise dans ce domaine. Le conflit dura plusieurs années et, pour finir, comme Viret ne transige pas, le gouvernement bernois décrète le bannissement à vie du Réformateur.

Viret avait été le pasteur principal de Lausanne pendant plus de 20 ans, il avait fondé l'Académie où il avait enseigné et attiré d'éminents professeurs comme Théodore de Bèze et le fameux pédagogue Mathurin Cordier ; il y avait donné le meilleur de lui-même. C'était une épreuve terrible que cet exil forcé. Chassé de Lausanne et interdit de séjour dans tout le pays de Vaud, Viret, avec Théodore de Bèze, Mathurin Cordier et d'autres qui partagent ses idées, se rend à Genève où il continuera son ministère aux côtés de Calvin.

On a souvent reproché au calvinisme cette insistance sur la discipline, cette volonté de vouloir que le salut par la foi soit suivi d'un authentique changement de vie. On l'a accusé de favoriser le

légalisme ou même de retomber dans la religion des oeuvres. En voulant instaurer une discipline pour la sainte Cène, et en la refusant à ceux dont la vie était manifestement en opposition avec la parole de Dieu, Viret voulait simplement être cohérent : la foi doit se traduire dans la vie de tous les jours ou ce n'est pas la foi. C'est d'ailleurs ce que dit la Bible qui parle souvent de sanctification. « *Ce que Dieu veut c'est votre sanctification* », dit l'apôtre Paul (1 Th 4.3). Et l'épître aux Hébreux précise : « *Recherchez la paix avec tous et la sanctification sans laquelle personne ne verra le Seigneur* » (Hé 13.14). Et puis Viret voulait aussi sauvegarder l'indépendance de l'Eglise. Ce n'est pas à l'Etat de s'occuper de cela. C'est pourquoi, lui, le doux, le pacifique, ne cède pas et quand il reçut l'ordre de bannissement, il s'écria : « *Il me suffit d'avoir libéré mon âme. Maintenant, ma conscience est beaucoup plus tranquille qu'auparavant* »¹⁶.

Là encore, là surtout peut-être, Viret est un Réformateur pour notre temps : l'Ecriture nous appelle à une vie cohérente. « *Ce que Dieu veut, c'est votre sanctification* », dit l'apôtre Paul aux habitants de Thessalonique. Cette épître est peut-être la première lettre écrite par l'apôtre Paul. Et seulement quelques semaines après qu'il a été chassé de la ville ! Et qu'est-ce que Paul écrit à ces tout nouveaux chrétiens en proie à l'hostilité et la persécution : « *Ce que Dieu veut, c'est votre sanctification.* » C'est-à-dire : la foi que vous avez acceptée doit changer votre vie, laquelle doit être à l'image de celle de votre Sauveur, car c'est cela la sanctification. La foi et la vie sont indissolublement liées. C'est ce que Viret voulait. Bien sûr, comme il le dit, cela ne plaît pas forcément à tout le monde et Viret connut aussi, malgré sa douceur et son amour de la paix, bien des oppositions, des menaces et des coups.

A Payerne, nous l'avons vu, où il a subi une tentative d'attentat à coups d'épée. A Genève où il a été empoisonné et a failli

¹⁵ Huguette Chausson, *Pierre Viret*, p. 73.

¹⁶ *Quand on chantait les Psaumes*, p. 31.

en mourir. A Lausanne, à Lyon d'où il fut chassé par les intrigues du prêtre jésuite dont il avait sauvé la vie, dans le Béarn enfin où il finira ses jours loin de sa patrie.

Reprenons quelques-uns de ces événements : en 1534 Viret est à Genève, avec Farel et Froment. La ville n'a pas encore accepté la Réforme, Calvin n'est pas encore là, mais le ministère de ces trois hommes rencontre un grand succès. Toutefois il y a aussi de l'opposition. Un plan est établi pour éliminer d'un seul coup les trois Réformateurs. On circonviendrait une jeune femme qu'on fait passer pour une réfugiée « évangélique » et on la fait engager comme servante dans la maison où logent Farel, Viret et Froment. Puis, on lui donne du poison pour qu'elle le mélange à la soupe qu'elle prépare pour eux. Cette pauvre femme, persuadée qu'elle fait oeuvre de piété, apprête une soupe aux épinards dans laquelle elle verse tout le poison qu'on lui a donné. Et, pour que les Réformateurs ne se doutent de rien, elle la fait très épaisse, puis elle la sert aux trois amis. Mais, juste au moment où il allait la manger, Froment est appelé ailleurs et se lève de table ; Farel trouve cette soupe vraiment trop épaisse et il demande qu'on lui serve autre chose. Viret, par contre, en boit un plein bol. Il tombe horriblement malade, tellement qu'on crut qu'il allait en mourir. Il s'en releva pourtant, mais sa santé qui n'était déjà pas brillante en fut altérée pour toute sa vie. Commentant cet événement, et pensant certainement à Viret et à l'attentat dont il avait été la victime à Payerne, Froment s'écrie : « *Des coups d'épée par derrière, du poison par devant... voilà les prébendes de ceux qui prêchent l'évangile* »¹⁷ (Les prébendes sont les revenus financiers d'une tâche ecclésiastique).

Chassé de Lausanne et de tout le pays de Vaud, Viret se rend donc à Genève, mais sa santé est terriblement altérée par tous ses travaux et l'empoisonnement dont il a été la victime. Les médecins lui conseillent de s'établir dans un endroit au climat plus chaud et plus sec. Viret va donc se rendre dans le midi de la France : Valence,

Orange, Nîmes, Montpellier. Il reçoit des appels de beaucoup d'endroits, notamment de la ville de Lyon où il va pendant quelques années y passer l'été pour retourner dans le midi en hiver. Mais, une fois encore il est chassé de Lyon. C'est alors que la reine de Navarre, Jeanne d'Albret, la mère du futur Henri IV, qui veut implanter durablement la Réforme dans son royaume, fait appel à lui. En mars 1567, Viret s'installe à Pau avec sa femme et sa fille Jeanne d'où il va organiser et affermir la Réforme dans ce petit royaume des Pyrénées. Il fait par exemple traduire les Psaumes en langue béarnaise, ce qui en fait un des plus anciens chefs d'oeuvre de cette langue. Il enseigne la théologie au collège d'Orthez, il préside le synode... et tant d'autres activités. Il connaîtra aussi des tribulations car la Navarre est envahie. On assiste à des massacres dans tout le pays, des pasteurs sont pendus. Viret, une fois encore, par son calme et sa foi, rassure. Après bien des vicissitudes, Pau est libérée. Viret pourra continuer son travail et c'est dans ce pays du Béarn qu'il va mourir en 1571 à l'âge de 60 ans. Apprenant sa mort, Jeanne d'Albret écrit à « Messieurs » de Genève : « *Entre les grandes pertes que j'ai faites durant et depuis les dernières guerres, je mets en premier lieu la perte de Monsieur Viret que Dieu a retiré à soi* »¹⁸.

Oui, Pierre Viret, un Réformateur pour notre temps. Un homme doux et humble, mais ferme et audacieux, à la santé extrêmement fragile, mais à l'âme de feu. Un homme qui a subi quantité d'épreuves de toutes sortes avec courage et persévérance. Un homme qui a voulu, partout où il a été, être un disciple de Jésus-Christ. Certes, il vivait au XVI^e siècle, et bien des choses ont changé depuis, mais aujourd'hui, dans notre société qui a perdu la plupart de ses repères et où la confusion règne, nous avons plus que jamais besoin d'hommes comme lui.

Philippe Decorvet, pasteur retraité

¹⁷ Quand on chantait les Psaumes, p. 25.

¹⁸ Huguette Chausson, *Pierre Viret*, p. 97.